

Penser l'Église en France au XXI^e siècle

10 décembre 2024

Les crises du monde contemporain.....	2
Nommer notre époque	3
Quelques analyses sur le changement d'époque et ses conséquences sur la vie en Église.....	3
L'accélération des processus et la société liquide	4
L'obligation d'être soi et la construction des identités	5
La déconnexion de la culture et du religieux et l'exculturation du catholicisme	6
Le contexte contemporain du religieux.....	7
L'interprétation théologique de la situation du chrétien dans le monde moderne (Karl Rahner, 1954)	7
Le christianisme comme style	9
La joie des Fils de Dieu	9
Retrouver l'intimité avec Jésus.....	10
Dieu nous invite au dialogue	11
L'Église « en travail d'enfantement » (Rom 8, 22)	11
La permanence du mandat missionnaire de l'Église	11
La créativité de l'Église pour le monde contemporain	12
De nouveaux lieux d'Église	13
Temps forts et hauts lieux	13
Les paroisses.....	13
Penser la grande Église.....	14

Aujourd'hui nous ne vivons pas seulement une époque de changements mais un véritable changement d'époque, marqué par une « crise anthropologique¹ » et « socio-environnementale² » globale dans laquelle nous rencontrons chaque jour davantage « des symptômes d'un point de rupture à cause de la rapidité des changements et de la dégradation qui se manifestent tant dans les catastrophes naturelles régionales que dans les crises sociales ou même financières³ ». Il s'agit en définitive de « convertir le modèle de développement global » et de « redéfinir le progrès⁴ » : « Le problème est que nous n'avons pas encore la culture nécessaire pour faire face à cette crise, et il faut des leaderships qui tracent des chemins⁵ ». ⁶

¹ François, *Evangelii gaudium*, exhortation apostolique (2013), n° 5.

² François, *Laudato si*, encyclique, (2015), n° 139

³ *Ibid.* n° 61

⁴ *Ibid.* n° 194

⁵ *Ibid.* n° 53

⁶ François, *Veritatis gaudium*, constitution apostolique sur les Universités catholiques, Rome 2017, n° 3.

Dans ce texte à propos de la mission des universités catholiques, le pape François rappelle que l'humanité et donc l'Église traversent une crise importante qui nécessite créativité et inventivité. Pour pouvoir réaliser la mission qui lui a été confiée par son Sauveur, l'Église a besoin de connaître et comprendre le monde auquel elle est envoyée. C'est déjà ce qu'avait précisé la Constitution pastorale sur le monde de ce temps, *Gaudium et spes*, du concile Vatican II :

L'Église a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Évangile, de telle sorte qu'elle puisse répondre, d'une manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles des hommes sur le sens de la vie présente et future et sur leurs relations réciproques. Il importe donc de **connaître et de comprendre ce monde dans lequel nous vivons, ses attentes, ses aspirations, son caractère souvent dramatique**. [...]

Le genre humain vit aujourd'hui **un âge nouveau de son histoire, caractérisé par des changements profonds et rapides** qui s'étendent peu à peu à l'ensemble du globe [...] à tel point que l'on peut déjà parler d'une véritable métamorphose sociale et culturelle. [...]

Comme en toute crise de croissance, cette transformation ne va pas sans de **sérieuses difficultés**. [...]

Marqués par une situation si complexe, un très grand nombre de nos contemporains ont **beaucoup de mal à discerner** [...]. Une **inquiétude** les saisit et ils s'interrogent avec un **mélange d'espoir et d'angoisse** sur l'évolution actuelle du monde⁷.

Il nous faut donc essayer de comprendre le changement d'époque que nous sommes en train de vivre. Même si nous savons que notre monde occidental – voire français – n'est pas le monde, c'est à partir de notre situation propre que je vais explorer les enjeux de l'Église au XXI^e siècle : en effet, malgré la centralisation romaine, c'est en chaque lieu que l'Église doit inventer sa façon d'être l'Église, et c'est donc de nous, habitants de l'Europe occidentale au XXI^e siècle que je fait référence aujourd'hui.

Les crises du monde contemporain

Les crises du monde contemporain, au sens de changement violents qui bouleversent les équilibres des sociétés humaines, nous les connaissons tous :

- Mondialisation : les marchandises et les capitaux circulent sur toute la planète. En ce qui concerne les humains, on observe une très grande inégalité : les « riches », c'est-à-dire ceux qui sont dotés d'un passeport « fort », peuvent circuler librement, rapidement et sûrement dans le monde entier, à des fins de tourisme, de commerce ou de travail. À côté d'eux, un nombre important d'humains cherchent à quitter des régions hostiles et doivent se déplacer dans des conditions effroyables de danger et de précarité.
- Démographie : La population mondiale qui était de 1,8 milliards d'humains en 1920 était de 3 milliards en 1960. Elle est aujourd'hui de 8,2 milliards. C'est une crise qui était connue au moment du concile et qui a été abordée pendant les débats. Cette crise est en cours d'évolution rapide. Si la population mondiale augmente encore, dans un très grand nombre de pays (y compris l'Inde et la Chine), le niveau des naissances est passé en dessous du seuil de renouvellement. Dans certains pays, le vieillissement de la population commence à poser des problèmes économiques et sociaux très graves.

⁷ Concile Vatican II, *Gaudium et spes*, constitution pastorale sur le monde de ce temps, n° 4.

- Changement climatique : l'année 2024 sera la première année où la température moyenne sera supérieure de 1,5° aux températures de l'époque préindustrielle, les événements extrêmes se multiplient. Les réactions varient du déni à la fascination impuissante.
- Fragilisation des démocraties : dans de nombreux pays où les démocraties semblaient bien assises, on assiste à l'impossibilité de faire émerger des majorités responsables, à l'incapacité des gouvernements élus à faire face aux enjeux sociaux et économiques et/ou à l'accession au pouvoir de forces populistes et/ou autoritaires qui fragilisent l'État de droit.

On pourrait sans doute continuer à énumérer les problèmes de notre époque. Notons simplement qu'ils sont nouveaux et appellent une réflexion et des réponses de la part de l'Église.

Nommer notre époque

Donner un nom à une époque, c'est déjà faire un premier pas dans l'analyse. Les sociologues et philosophes qui observent notre époque sont divisés sur cette possibilité de lui donner un nom qui traduise la réalité. Les différences entre ces perspectives sont significatives des difficultés de perception du changement et du manque d'outil pour le qualifier :

- Certains qualifient notre époque de modernité tardive, de modernité avancée, d'ultra modernité, voire d'hyper modernité. Rappelons que l'époque moderne commence à la renaissance et se poursuit à l'époque des Lumières et des révolutions industrielles. Même si les penseurs ne sont pas unanimes pour décrire les caractéristiques de cette époque, on peut affirmer qu'un certain nombre de traits la caractérisent : l'entrée progressive dans la sécularisation et l'autonomie individuelle, la forme politique de l'État-nation, la culture scientifique et la montée de la bourgeoisie et du capitalisme permettant la première révolution industrielle, essentiellement technologique. Qualifier la période actuelle d'ultramodernité, c'est y reconnaître la quintessence des idéaux de la période moderne : autonomie des individus, importance de la science et de la technique, disparition des corps intermédiaires et États omnipotents.
- D'autres cherchent à faire valoir la rupture qui s'est opérée depuis les années 70, en pointant avant tout ce qui a disparu et emploient le mot de postmodernité : il ne s'agit pas de décrire de façon positive de ce qui est, mais plutôt ce qui a disparu : délégitimation des savoirs, en particulier scientifiques, fin du régime métaphysique de la vérité, faiblesse des régulations et interactions sociales au sein de groupes instables et métaprescriptifs, ...
- D'autres plus récemment utilisent le terme « anthropocène ». Ce terme construit comme les noms désignant les grandes époques géologiques qu'a traversées notre planète veut signifier que le changement actuel est lié aux dommages subis notre planète du fait de la pression exercée sur elle par l'espèce humaine. Il comporte la caractéristique de réintégrer l'humanité dans son environnement cosmologique, et de prendre acte de la fin de son autonomie supposée par rapport à la réalité terrestre.

Quelques analyses sur le changement d'époque et ses conséquences sur la vie en Église

Face à ces changements, un certain nombre de penseurs, philosophes, historiens, sociologues, ... ont essayé de mettre à distance l'émotionnel et l'instantané pour analyser les conséquences anthropologiques fondamentales des situations nouvelles. Ces analyses peuvent d'autant plus nous faire réfléchir qu'elles nous éclairent sur les enjeux pour le christianisme et ses formes d'expression sociale.

L'accélération des processus et la société liquide

Hartmut Rosa, un sociologue allemand, propose une réflexion sur le temps pour appréhender les changements sociaux et anthropologiques. Pour lui, les sociétés traditionnelles se caractérisaient par des changements lents qui s'opéraient sur plusieurs générations, ce qui donnait aux hommes une grande impression de stabilité. La modernité est caractérisée par un phénomène d'accélération, accélération de la technique, du changement social, du rythme de vie, qui change la façon d'être au monde. On peut séparer la modernité en deux épisodes : dans la modernité « classique », le rythme du changement social était générationnel. La famille, le métier, étaient choisis par chaque individu, mais duraient toute une vie. Les changements perceptibles permettaient de penser le temps en termes de progrès. Dans la modernité « tardive » ou « avancée », le rythme est devenu intragénérationnel : on exerce plusieurs métiers, on a plusieurs familles, on vit dans plusieurs endroits.

L'accélération se mesure également en termes de rythme de vie : alors que la technique permet de faire beaucoup de choses beaucoup plus rapidement, nous n'avons jamais autant manqué de temps. Par ailleurs, la rapidité des changements entraîne une perception de « compression du présent », rendant nos expériences et attentes obsolètes avant même d'avoir été validées. Ceci entraîne une perception d'agitation désordonnée, et ne permet plus de donner sens à la vie :

Ceci est l'une des tragédies de l'homme moderne : alors qu'il se sent prisonnier d'une course sans fin comme un hamster dans sa roue, sa faim de vie et du monde n'est pas satisfaite, mais de plus en plus frustrée⁸.

H. Rosa va plus loin dans la théorie critique, en suggérant que nos contemporains sont sous la coupe du pouvoir totalitaire du temps : en effet, on ne peut échapper au temps qui exerce une pression sur les volontés et les actions des sujets, son influence s'étend à tous les aspects de la vie et il est presque impossible de le combattre. À la suite de cette constatation, il propose de réactualiser le concept d'aliénation qui selon lui, s'applique au vécu du temps contemporain. En effet, le rythme de vie contemporain entraîne les hommes à traverser le monde sans pouvoir ni l'habiter, ni s'approprier leurs actions et les objets de leur quotidien. C'est l'« être-au-monde » des hommes qui est profondément aliéné par les diktats contemporains de la vitesse.

Une autre formulation décrit cette accélération qui aboutit à la liquéfaction de toutes nos certitudes : la notion de modernité liquide, formulée en 2000 par Zygmunt Bauman pour qualifier ce changement de période et la rapidité de ces changements. Il affirme que la période de la modernité qui s'est terminée dans les deux dernières décennies du XX^e siècle était une modernité « solide ». Au contraire, selon cet auteur, depuis la fin du XX^e siècle, nous avons basculé dans une modernité « liquide », ou fluide.

Rappel de physique :

État solide : En première approximation, dans les solides, les particules qui constituent le corps, atomes ou molécules, sont reliés entre elles par des forces de liaison. Chaque particule est en contact constant avec quelques autres particules. Il s'ensuit que le solide a une forme et un volume propre.

États fluides : liquide et gaz. En première approximation, dans les fluides les force d'interaction entre molécules sont faibles (dans les liquides) à inexistantes (gaz parfaits). Les particules se rencontrent

⁸ Hartmut Rosa, *Accélération, une critique sociale du temps*, [2004] (2010)

dans un perpétuel mouvement, mais ne restent pas liées les unes aux autres dans la durée. Les fluides n'ont pas de forme propre. Les fluides s'adaptent au récipient qui les contient. Ils s'écoulent.

Zygmunt Bauman utilise le terme de modernité liquide pour caractériser un changement permanent de toutes les formes : instabilité de l'environnement social, en particulier de l'espace de travail, volatilité du capital, décomposition des institutions, non identification de nos contemporains avec l'espace dans lequel ils se trouvent, fluidité des repères. Les situations dans lesquelles les hommes se trouvent et agissent se modifient avant même qu'ils puissent à les consolider en procédures et habitudes.

Dans sa phase solide, la modernité vivait de projets. Il s'agissait de travailler pour contrôler et fixer le futur, au plus près de l'idéal fixé. Pour les hommes de la modernité solide, il était évident que l'avenir serait meilleur que le présent. La richesse était faite de maison et d'usines, de machines. On mesurait la richesse d'un pays par sa production.

Dans la phase liquide de la modernité, au contraire, le présent change en permanence pour ne pas obérer le futur. Les hommes contemporains vivent dans un flux permanent, d'hommes d'informations, de capitaux, d'idées... La richesse se trouve dans des capitaux, qui circulent de façon très fluide, d'un pays à l'autre, d'un ordinateur à l'autre. La richesse d'un pays parmi les nations se mesure en termes de consommation, de biens et de services. Le changement est la seule certitude, les différentes formes de la vie de la modernité liquide sont fragiles, temporaires, vulnérables.

Pour Bauman, ce contexte génère incertitudes et précarité, perte de repères. Selon lui, vivre dans la modernité équivaut à vivre dans un champ de mines. Tout le monde sait qu'il va y avoir explosion, mais on ne sait jamais où et quand elle va arriver, et qui sera touché. Contrairement à nos ancêtres, nous ne savons pas où nous allons. Les agences d'action collectives se révèlent inadéquates et les solidarités héritées de nos parents et grands-parents ne fonctionnent plus, car elles-mêmes fragilisées. Il s'ensuit que l'homme contemporain est terriblement seul, individu nomade à l'identité fragile et en perpétuelle redéfinition.

Ces incertitudes et l'omniprésence de la consommation ne sont pas sans incidence sur la vie ecclésiale. Le savoir, l'expérience doivent sans cesse refonder leur valeur ; il n'y a plus d'autorité, mais une compétition entre des autorités, souvent en contradiction les unes avec les autres, et le choix du bon et du vrai repose entièrement sur les individus dans un contexte de consumérisme exacerbé. Les biens spirituels deviennent des biens de consommation, dont beaucoup sont « à usage unique ».

L'obligation d'être soi et la construction des identités

C'est un peu enfoncer des portes ouvertes que de situer le monde actuel à l'heure du paraître et des réseaux sociaux. Dans le contexte d'accélération permanente et d'instabilité de tous les repères, l'essentiel de la vie quotidienne n'est pas de mener à bien des projets structurants ou de créer un espace de vie relié à d'autres. Une part significative de l'énergie est consacrée à se convaincre soi-même de sa propre valeur et de répondre à la question de son identité, pouvant aller jusqu'à la mise en scène de soi-même sur les réseaux qui servent d'outils autant que de miroir à cette difficile construction de l'identité.

Pendant des siècles, l'identité se recevait par la naissance : on appartenait à une famille, à une classe sociale, une nation, on était d'un territoire, on appartenait à une religion. Aujourd'hui tout est à construire par chacun :

La réponse à la question « Qui suis-je ? » passe désormais par l'invention précaire et jamais achevée de soi, source d'une quête anxieuse, incessamment reprise, au sein d'un environnement toujours plus instable et aux dimensions chaque jour plus vastes.⁹

Cette question est à la fois très individuelle, et une course éperdue vers la reconnaissance. L'histoire chrétienne a successivement apporté à l'homme occidental de comprendre l'importance de la personne en tant que telle, de son individualité, puis celle de l'importance de s'affirmer dans la vie de tous les jours, et enfin plus récemment a mis en avant l'exigence de l'authenticité, avec toutes les conséquences en termes de sentiment d'échec face aux décalages avec l'idéal porté par la personne elle-même (et non dicté par une société ou un idéal religieux).

Cette quête d'identité se joue au présent permanent, enfermant le sujet dans l'éphémère. Les adultes, même apparemment matures, sont loin d'être indemnes de cette course incessante sans repères. Pour les individus, cela implique en permanence de donner sens à sa propre existence en « bricolant » avec les ressources multiples disponibles, mais peu cohérentes.

Dans ce contexte, les religions – et le christianisme – peuvent apparaître comme des ressources pour puiser des outils dans la construction de soi.

La déconnexion de la culture et du religieux et l'exculturation du catholicisme

Jusqu'à une période récente, la société française était structurée par des valeurs et des habitudes tissées par le catholicisme, largement basé sur le modèle paroissial territorial. Mais cet apparent équilibre s'est défait. La prégnance de l'idée que le bonheur est à construire par les individus ne laisse que peu de place à un désir de quelque chose venant d'un autre, à une attente de type eschatologique. Même si des risques nouveaux sont apparus du fait de l'action de l'homme, comme le risque climatique, on n'attend plus d'en être délivré par une puissance extérieure. Le recours à la « loi naturelle » pour dire le bien et le mal ne fonctionne plus dans un monde imbibé de vérités diverses et les institutions sont démonétisées. Dans ces conditions, l'Église – ou du moins son mode de fonctionnement hérité de la Réforme tridentine – se trouve, suivant le terme de la sociologue Danièle Hervieu Léger¹⁰ « exculturée », c'est-à-dire extérieure à la culture de nos contemporains.

Cette déconnexion entre religion et culture est également au cœur de la réflexion d'Olivier Roy qui était un spécialiste de l'Islam en Asie centrale. En 2008, il publie de *La sainte ignorance*¹¹.

Loin d'être l'expression d'identités culturelles traditionnelles, le revivalisme religieux est une conséquence de la mondialisation et de la crise des cultures. La « sainte ignorance », c'est le mythe d'un pur religieux qui se construirait en dehors des cultures. Ce mythe anime les fondamentalismes modernes, en concurrence sur un marché des religions qui à la fois exacerbe leurs divergences et standardisent leurs pratiques.

Il s'interroge sur la question de l'influence de la sécularisation sur la religion. Pour lui, la sécularisation n'a pas fait disparaître le religieux, elle l'a transformé en une sorte de « pur religieux », à se penser comme autonome de l'espace territorial et à ne plus s'intégrer dans l'espace social et politique. La foi ne peut être qu'individuelle. Pour lui, on observe aujourd'hui un glissement des formes traditionnelles du religieux (catholicisme, islam traditionnel arabe ou indonésien, protestantisme des grandes dénominations) vers des formes de religiosité plus fondamentalistes et/ou charismatiques : évangélisme et pentecôtisme, salafisme, néo soufisme et sa mystique. Ces

⁹ Benoît Bourguin, « La promesse d'être soi », *Revue théologique de Louvain*, 42 (2011) p. 3-34.

¹⁰ Danièle Hervieu-Léger, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Bayard (2003)

¹¹ Olivier Roy, *La sainte ignorance. Le temps de la religion sans culture*. Le seuil (2008)

tendances du nouveau religieux conjuguent une volonté de visibilité dans l'espace public et une rupture ostensible avec les pratiques dominantes, y compris de leurs religions d'origine.

Ce nouveau religieux est largement déterritorialisé, très au-delà des migrations qui ne concernent que très peu de monde à l'échelle de la planète. Il ne s'agit pas tant d'inculturation, terme cher à la théologie missionnaire, que d'une absence de culture. Le religieux « pur » circule en dehors du savoir, il n'est pas irrigué par la littérature et la philosophie, il n'a donc pas de théologie, au sens de la foi qui cherche son intelligence. Pour les adeptes de ce nouveau religieux, il ne s'agit que de « croire », pas de comprendre ou de savoir. Ce « pur » religieux a des conséquences fondamentales : elle érige une frontière rigide entre « croyants » et « non croyants », les croyants se vivent comme minoritaires et, en l'absence de culture de la réflexion, du contexte, on assiste à des tendances au fondamentalisme et à l'intégralisme, même s'il n'est pas imposé à autrui.

Le contexte contemporain du religieux

On peut à partir de ces quelques chercheurs en sciences humaines parler du religieux aujourd'hui. Dans notre pays, la société est marquée par un sentiment collectif complexe et parfois contradictoire fait d'un mélange de paysages du religieux :

- Apparente indifférence ou absence religieuse qui devient en quelque sorte le « modèle officiel de la laïcité » : les livres que lisent nos enfants sont le reflet de cette absence de soubassement culturel ou spirituel de nos sociétés. Noël y est devenu une fête obligée de bienveillance et de débauche de cadeaux et de nourriture.
- Réaffirmation religieuse d'individus au sein de petits groupes, le plus souvent sous des formes de communautés mystiques ou de sectes, parfois très intolérantes
- Grand pluralisme en un même lieu permettant une approche consumériste de la religion, une sorte de grand marché où chacun peut faire ses choix, avec une fluidité des appartenances
- Nouvelles formes d'intolérance, parfois violentes
 - Intolérance à ceux qui pratiquent la même religion d'une façon différente (cette intolérance, qui peut être violente au sein de l'Islam, est très présente dans le catholicisme contemporain)
 - Intolérance à l'expression du religieux, en particulier dans l'espace public (rigidification de la laïcité, peur de voir des gens en prière, ...)

La sécularisation se manifeste en fait également une individuation du fait religieux, ce qui transforme du tout au tout la relation au religieux, et donc pour nous à la foi chrétienne et à l'Église.

L'interprétation théologique de la situation du chrétien dans le monde moderne (Karl Rahner, 1954)

L'Église en Occident semble traverser une épreuve collective, qu'il faut analyser de façon théologique, en croisant la lecture des signes des temps et les ressources de la tradition chrétienne.

- Le premier niveau de la crise est spectaculaire. La crise des abus en est la face apparente, mais le diagnostic de crise institutionnelle, dont l'enjeu est de sortir du cléricalisme lié à l'ecclésiologie grégorienne est maintenant posé. Nous en avons souvent parlé dans ce cours, et l'aventure de la synodalité fait partie des outils qui se mettent en place pour avancer.
- Le deuxième niveau est une crise de la foi : dans les pays occidentaux, en France en particulier, on a petit à petit compris l'appartenance chrétienne comme une adhésion à un système de valeurs, en occultant la rencontre avec Jésus-Christ sauveur.

- Le troisième niveau apparaît parfois comme conséquence des deux premières : le nombre de chrétiens en France et en Europe occidentale a beaucoup diminué, et l'Église a maintenant un statut de minorité. C'est ce statut de minorité qu'il nous convient de prendre en compte aujourd'hui.

Dans une conférence faite en 1954 à Cologne devant des publicistes catholiques, le théologien Karl Rahner a eu des propos qui à l'époque ont semblé tout à fait décalés par rapport à la situation de l'Église en Allemagne et dans le monde occidental. Il commence par affirmer la pluralité des options concrètes dans la vie des hommes comme inhérente à la doctrine chrétienne :

Il y a en tout temps l'Église et l'État, l'Histoire du Salut et l'Histoire du monde, la nature et la grâce, et il est impossible, il n'est pas dans l'ordre, que ces réalités ainsi accouplées se recouvrent adéquatement. La phrase ci-dessus signifie plutôt : on ne peut jamais tirer des principes chrétiens en matière de foi et de morale un monde tel qu'il ne saurait y en avoir d'autres possibles au regard de ces lois idéales. Qu'il s'agisse de l'État, de l'Économie, de la Culture, de l'Histoire, ... il n'y a en principe, aucun impératif concret dont on puisse dire en s'appuyant sur la doctrine chrétienne qu'il serait le seul bon¹².

Pour l'auteur, il s'ensuit une difficulté pour l'Église et les chrétiens : « en tant que chrétiens, nous n'avons pas de programme unique¹³ ». Il précise toutefois qu'il existe des programmes ou des choix qui ne sont pas chrétiens. Il ne faut pas oublier qu'il prononce ces mots en Allemagne moins de 10 ans après la chute du nazisme.

Mais si cette affirmation de la pluralité des options chrétiennes est déjà révolutionnaire à l'époque, sa thèse principale réside dans la notion de « diaspora » :

La situation du chrétien peut être caractérisée à l'heure actuelle – et ceci s'entend d'aujourd'hui, mais est également valable pour demain – comme une situation de Diaspora ; elle est placée sous le signe d'un « il faut » inhérent à l'Histoire du Salut ; il est légitime – et c'est même pour nous un devoir – d'en tirer les conséquences pour notre attitude chrétienne¹⁴.

Rahner s'explique ensuite sur ce « il faut ». Le Christ a prévenu ses disciples : sa mémoire serait un signe de contradiction et de persécutions. La situation de minorité est celle de toute l'histoire de l'Église. Mais pendant plusieurs siècles, la contradiction était loin, et on a pu s'illusionner de la possibilité d'une société chrétienne. Pour Karl Rahner, comme le Seigneur affirme que « des pauvres vous en aurez toujours avec vous », la situation de minorité des chrétiens fait partie de la façon dont Dieu compte mener la Création vers son *eschaton*. Les chrétiens savent qu'ils devront toujours lutter contre la pauvreté, mais que les pauvres seront toujours présents dans leur vie comme signe eschatologique, comme devoir et comme incomplétude. De la même façon les chrétiens doivent encore et toujours annoncer la Bonne Nouvelle du Salut, pour faire des disciples de toutes les nations, tout en sachant qu'ils seront toujours une minorité.

Il pose ensuite la question de la façon de vivre en chrétien au milieu d'une majorité de non-chrétien et propose une foule de réponses :

- Chaque chrétien devra s'approprier sa foi au milieu d'un environnement plein de menaces, même si les chrétiens continueront d'avoir et de créer des institutions

¹² Karl Rahner, *L'interprétation théologique de la situation du chrétien dans le monde moderne*, Conférence 1^{er} octobre 1954, Cologne, p. 3.

¹³ *Ibid.* p. 4.

¹⁴ *Ibid.* p. 6.

- Des conflits surgiront dans la vie des chrétiens avec l'esprit du monde dans lequel ils vivent
- Il sera important de ne pas juger le monde comme au bord de la catastrophe et de la décomposition, et les énergies mises en œuvre par les hommes ne seront pas systématiquement vouées à la désespérance et à l'insuccès
- L'Église de la diaspora sera une Église de membres actifs et responsables.

Cependant, Karl Rahner insiste sur le fait que l'Église en diaspora devra résister à la tentation du ghetto.

Le christianisme comme style

Chrétiens minoritaires, ce n'est pas avec les façons du monde que nous pourrions faire exister Jésus-Christ dans le monde. La rencontre de l'autre nous invite à réfléchir à ce qui fait notre identité de chrétiens, de croyants sauvés par le Christ.

Nos enjeux actuels sont concrets, spirituels et pastoraux : comment vivre dans le monde complexe que nous avons décrit plus haut : séparation du religieux et du culturel et affaiblissement des régulations sociales du religieux, multiplication des religions et des formes religieuses sur un fond général fait à la fois d'indifférence, d'ignorance et de forte animosité envers le religieux quel qu'il soit, prolifération des sectes et réseaux mystiques ?

Si je reprends le schéma de Weber et Troeltsch, les chrétiens sont-ils condamnés à vivre en sectes ou réseaux mystiques, ou alors comment vivre en Église ? L'urgence n'est-elle pas de comprendre et vivre la singularité chrétienne dans la complexité du monde et de relever les défis contemporains ? Comment vivre et témoigner de Jésus-Christ, individuellement et en Église ?

Le théologien Christoph Theobald parle pour le monde de demain du « christianisme comme style ». Malgré la difficulté vécue par les chrétiens, il nous faut nous rappeler que nous sommes sauvés par Jésus-Christ et en vivre. C'était une des données de la crise actuelle : avoir assimilé le christianisme à des « valeurs » au détriment de Jésus Christ.

La joie des Fils de Dieu

Chrétiens minoritaires, en mission dans le monde, il est inutile de lutter contre la sécularisation de manière frontale, mais il nous faut retourner à la source même, Jésus-Christ.

- La foi chrétienne est relationnelle. Être chrétien : une expérience personnelle de rencontre du don de Dieu en Jésus-Christ. À chacun d'en refaire le récit pour répondre à la question : « pour vous, qui suis-je ? »
- La relation à Dieu, par Jésus-Christ et dans l'esprit entraîne la relation aux autres : le chemin vers Jésus-Christ nous fait partager la vie de nos contemporains.

Il s'agit pour nous aujourd'hui de témoigner aux yeux de ceux que nous rencontrons combien le don de Dieu est une promesse et de susciter le désir chez ceux qui nous rencontrent. C'est pour cela qu'en rédigeant une exhortation apostolique sur la Nouvelle Évangélisation, le pape François a parlé de la joie.

5. L'Évangile, où resplendit glorieuse la Croix du Christ, invite avec insistance à la joie. Quelques exemples suffisent : « Réjouis-toi » est le salut de l'ange à Marie (Lc 1, 28). La visite de Marie à Élisabeth fait en sorte que Jean tressaille de joie dans le sein de sa mère (cf. Lc 1, 41). Dans son cantique, Marie proclame : « Mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur » (Lc 1, 47). Quand Jésus commence son ministère, Jean s'exclame : « Telle est ma joie, et elle est complète » (Jn 3, 29). Jésus lui-même « tressaillit de joie sous l'action de l'Esprit Saint » (Lc 10, 21). Son

message est source de joie : « Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète » (Jn 15, 11). Notre joie chrétienne jaillit de la source de son cœur débordant. Il promet aux disciples : « Vous serez tristes, mais votre tristesse se changera en joie » (Jn 16, 20). Et il insiste : « Je vous verrai de nouveau et votre cœur sera dans la joie, et votre joie, nul ne vous l'enlèvera (Jn 16, 22). Par la suite, les disciples, le voyant ressuscité « furent remplis de joie » (Jn 20, 20). Le Livre des Actes des Apôtres raconte que dans la première communauté ils prenaient « leur nourriture avec allégresse » (Ac 2, 46). Là où les disciples passaient « la joie fut vive » (8, 8), et eux, dans les persécutions « étaient remplis de joie » (13, 52). Un eunuque, qui venait d'être baptisé, poursuit son chemin tout joyeux » (8, 39), et le gardien de prison « se réjouit avec tous les siens d'avoir cru en Dieu » (16, 34). Pourquoi ne pas entrer nous aussi dans ce fleuve de joie ? [...]

Parce que, si quelqu'un a accueilli cet amour qui lui redonne le sens de la vie, comment peut-il retenir le désir de le communiquer aux autres ?

9. Le bien tend toujours à se communiquer. Chaque expérience authentique de vérité et de beauté cherche par elle-même son expansion, et chaque personne qui vit une profonde libération acquiert une plus grande sensibilité devant les besoins des autres. Lorsqu'on le communique, le bien s'enracine et se développe. C'est pourquoi, celui qui désire vivre avec dignité et plénitude n'a pas d'autre voie que de reconnaître l'autre et chercher son bien. Certaines expressions de saint Paul ne devraient pas alors nous étonner : « L'amour du Christ nous presse » (2 Co 5, 14) ; « Malheur à moi si je n'annonçais pas l'Évangile ! » (1 Co 9, 16). [...]

264. La première motivation pour évangéliser est l'amour de Jésus que nous avons reçu, l'expérience d'être sauvés par lui qui nous pousse à l'aimer toujours plus. Mais, quel est cet amour qui ne ressent pas la nécessité de parler de l'être aimé, de le montrer, de le faire connaître ?

La foi se dit par la cohérence d'une vie, par l'épaisseur d'une existence, par un « style de vie ». La rencontre est proposée à tous, c'est un projet, un avenir ; Jésus est un homme de relation, la Passion et la Croix sont sa pleine révélation. Le regard du crucifié donne du sens à nos engagements.

Retrouver l'intimité avec Jésus

À l'origine du fait d'être chrétien il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive. Benoît XVI, *Deus caritas est*, Encyclique 2005, n°1.

Le récit évangélique atteste de l'identité de Jésus, celui qui a vécu dans l'histoire, sur les chemins de Palestine avec le ressuscité, Celui qui donne un sens à notre vie. Chaque évangéliste le fait à sa façon, et tous nous amènent à la question, « pour vous qui suis-je ? », mais sans nous imposer une réponse explicitée et homogène : cette question peut rester dans l'histoire comme une partie de l'histoire, une réponse de chacun des personnages, de chacun d'entre nous.

On ne peut parler de l'unicité de Jésus-Christ et de son universalité sans parler de soi, sans se positionner en témoin. Être chrétien, c'est avoir fait une expérience personnelle de Dieu en Jésus-Christ, c'est avoir un compagnonnage avec ce Jésus de Nazareth, un personnage unique de l'histoire, mais totalement singulier. C'est s'être laissé transformer par cette relation, c'est pourquoi le théologien C. Theobald parle du christianisme comme « style ».

Cette rencontre de Jésus-Christ, notre propre vie nous apprend qu'elle est proposée à tous, mais non pas imposée : si Dieu se révèle dans la discrétion et même dans le paradoxe de la Croix, c'est bien qu'il nous dit ainsi qui Il est, Celui qui nous aime au point de devenir l'un des nôtres, au point de nous laisser totalement libre de l'aimer.

L'unicité de Jésus-Christ, c'est chacun de nous qui en sommes les témoins. Jésus n'est l'unique que parce qu'il est l'unique pour ceux qui vivent de lui. Une fois de plus, il nous faut sortir de la vérité et de l'universel trop abstrait, pour rentrer dans le concret d'une relation personnelle, et en être nous-mêmes témoins, mais en nous inspirant de ce que nous savons et vu faire de Jésus.

La manière d'être de Jésus est relation, ouverture, attention à l'autre, et également respect. Il sait reconnaître le don de Dieu partout où il est, et le fait découvrir à ceux qui le cherchent. Nous-mêmes sommes appelés à partager la vie de nos contemporains pour faire exister Jésus-Christ dans le monde.

Dieu nous invite au dialogue

La relation à Dieu, par Jésus-Christ et dans l'esprit entraîne la relation aux autres : le chemin vers Jésus-Christ nous fait partager la vie de nos contemporains.

« Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. » (*Jn*, 3, 17.)

Voilà, vénérables frères, l'origine transcendante du dialogue. Elle se trouve dans l'intention même de Dieu. La religion est de sa nature un rapport entre Dieu et l'homme. La prière exprime en dialogue ce rapport. La Révélation, qui est la relation surnaturelle que Dieu lui-même a pris l'initiative d'instaurer avec l'humanité, peut être représenté comme un dialogue dans lequel le Verbe de Dieu s'exprime par l'Incarnation, et ensuite par l'Évangile. [...] L'histoire du salut raconte précisément ce dialogue long et divers qui part de Dieu et noue avec l'homme une conversation variée et étonnante. C'est dans cette conversation du Christ avec les hommes (cf. *Bar.*, 3, 38) que Dieu laisse comprendre quelque chose de lui-même, le mystère de sa vie, strictement une dans son essence, trine dans les Personnes. [...]

Le dialogue du salut fut inauguré spontanément par l'initiative divine : « C'est lui (Dieu) qui nous a aimés le premier » (1 *Jn*, 4, 19) ; il nous appartiendra de prendre à notre tour l'initiative pour étendre aux hommes ce dialogue, sans attendre d'y être appelés. *Ecclesiam suam* 71, 72, 74 (Paul VI, 1964)

C'est là que le lien avec la parole biblique est essentiel. L'Évangile se présente comme une histoire, ou plutôt des histoires, puisque l'Évangile est multiple. Le récit a beaucoup d'avantages : il ne parle pas d'universel, de vérité, il raconte. Il ne propose pas de résoudre toutes les questions sur le bien et le mal, le présent et l'avenir, le sens de la vie. À travers l'histoire d'un peuple, le récit biblique aborde les grandes questions de la jalousie et de la violence, de la singularité d'un peuple au milieu du monde, il offre des pistes pour la réconciliation et les retrouvailles. En mettant en scène un peuple particulier, il nous parle de tous les peuples de la terre, sans jamais prétendre à l'universel.

Nous apprenons donc en lisant le récit biblique comment Dieu se fait dialogue, en nous envoyant son Fils unique Jésus-Christ. C'est Dieu qui nous a aimé le premier, c'est Dieu qui est venu parmi nous. « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Le Verbe, la Parole, le dialogue.

L'Église « en travail d'enfantement » (Rom 8, 22)

Si ces propositions peuvent nous éclairer individuellement, il nous faut encore comprendre ce que pourrait être l'Église, une Église, adaptée à ce monde contemporain.

La permanence du mandat missionnaire de l'Église

On peut se demander si on n'est pas là devant une contradiction insurmontable : l'Église doit-elle renoncer à annoncer la Bonne Nouvelle au titre du respect pour la foi et les convictions des non-chrétiens ? la tâche d'évangéliser, c'est-à-dire d'annoncer la Bonne Nouvelle a toujours été confirmée par tous les papes depuis Vatican II.

14. L'Église le sait. Elle a une vive conscience que la parole du Sauveur — “ Je dois annoncer la bonne nouvelle du Royaume de Dieu ”(Luc 4, 43) — s'applique en toute vérité à elle. Elle ajoute volontiers avec saint Paul : “ Pour moi, évangéliser ce n'est pas un titre de gloire, c'est une obligation. Malheur à moi si je n'évangélise pas ! ”(1Co 9,16). [...] Nous voulons confirmer une fois de plus que la tâche d'évangéliser tous les hommes constitue la mission essentielle de l'Église, tâche et mission que les mutations vastes et profondes de la société actuelle ne rendent que plus urgentes. Évangéliser est, en effet, la grâce et la vocation propre de l'Église, son identité la plus profonde. Elle existe pour évangéliser, c'est-à-dire pour prêcher et enseigner, être le canal du don de la grâce, réconcilier les pécheurs avec Dieu, perpétuer le sacrifice du Christ dans la sainte messe, qui est le mémorial de sa mort et de sa résurrection glorieuse.
Evangelii nuntiandi, Exhortation apostolique, Paul VI, 1975.

Si la tâche d'évangéliser n'a jamais disparu du programme de l'Église, la façon de le faire dans le monde contemporain n'a cessé d'agiter les chrétiens et les responsables ecclésiaux depuis la fin du Concile. Les discussions entre chrétiens de différentes sensibilités ont pu être assez violentes, ce qui traduit bien le fait que la question est au cœur de la vie chrétienne.

Cette interpellation du monde pluriel dans lequel nous vivons rend encore plus nécessaire « pour l'Église d'approfondir la conscience qu'elle a d'elle-même, de méditer sur le mystère qui est le sien » (Paul VI, *Ecclesiam suam* n° 10, Encyclique 1964). L'Église aujourd'hui est minoritaire, pauvre et incapable de répondre aux enjeux du monde contemporain. Pour autant, nous sommes invités à ne pas nous crispier sur nos convictions, à sortir, à aller vers l'essentiel, à accueillir et proposer le salut. Comme pour chacun de nous, l'Église est invitée à l'intimité avec Jésus. Et cette intimité l'invite à mettre ses pas dans ceux de Jésus, sans peur, et sans *a priori*.

23. L'intimité de l'Église avec Jésus est une intimité itinérante, et la communion « se présente essentiellement comme communion missionnaire ». Fidèle au modèle du maître, il est vital qu'aujourd'hui l'Église sorte pour annoncer l'Évangile à tous, en tous lieux, en toutes occasions, sans hésitation, sans répulsion et sans peur. La joie de l'Évangile est pour tout le peuple, personne ne peut en être exclu. [...]

24. L'Église “en sortie” est la communauté des disciples missionnaires qui prennent l'initiative, qui s'impliquent, qui accompagnent, qui fructifient et qui fêtent. [...] La communauté évangélisatrice expérimente que le Seigneur a pris l'initiative, il l'a précédée dans l'amour (cf. 1Jn 4, 10), et en raison de cela, elle sait aller de l'avant, elle sait prendre l'initiative sans crainte, aller à la rencontre, chercher ceux qui sont loin et arriver aux croisées des chemins pour inviter les exclus ! [...]

47. L'Église est appelée à être toujours la maison ouverte du Père.

La créativité de l'Église pour le monde contemporain

Pour terminer ce cours, il faut contempler comment l'Église d'aujourd'hui invente pour le monde contemporain. Dans le poids de l'héritage chrétien en savoir-faire et manières de vivre, il est parfois difficile de discerner l'important à garder et l'encombrant à éliminer. Cependant, on constate que petit à petit une nouvelle Église prend naissance en Occident parfois là où on ne l'attendait pas.

De nouveaux lieux d'Église

Le théologien pratique de Louvain Arnaud Join-Lambert¹⁵ travaille à discerner ce qui émerge dans l'Église et à y voir des germes pour le monde contemporain. En particulier, il travaille à recenser de nouveaux lieux d'Église inattendus, adaptés aux contingences du monde contemporain.

- Lieux d'Église différents, projets créatifs, originaux et ponctuels : bistrot, colocs solidaires, congrès mission, projets écologiques, ...
- Public à forte mobilité et/ou en grande précarité
- Répondre au défi de la rencontre avec ceux qui sont loin des paroisses
- Des chrétiens utilisant leurs goûts et compétences

Ces lieux naissent souvent de l'intuition de quelques-uns. Pour grandir, ils ont cependant besoin de personnels qualifiés et/ou stables, ainsi que de soutien institutionnel.

Temps forts et hauts lieux

D'autres lieux ou temps d'Église répondent à la demande spirituelle en apparence consumériste de nos contemporains : les temps forts (FRAT, JMJ, Pèlerinage, ostension de la Sainte Tunique, inauguration de Notre-Dame, ...) et les hauts-lieux constituent des ressources pour assurer la présence de Jésus-Christ dans le monde contemporain, tout en assumant statut minoritaire qui est celui du christianisme aujourd'hui.

Les paroisses

La paroisse s'offre au tout-venant pour qu'il y trouve l'essentiel de ce qu'il lui faut pour découvrir Jésus-Christ, vivre de son Esprit et cheminer dans la foi, l'espérance et la charité. En ce sens, on peut dire que la paroisse, c'est en un lieu « l'Église pour tout et pour tous. »
Définition d'A. Borras

Le modèle paroissial est hérité d'une situation de chrétienté, mais les fondements théologiques de ce que sont l'Église et la paroisse ne doivent pas être rejetés trop vite. La paroisse est le lieu de l'accueil, de la proximité, de la visibilité, de l'identification, de la diversité des groupes, de l'universalité. Elle transcende les diversités humaines. Elle fait signe.

L'organisation territoriale traduit le souci de rassembler tous les chrétiens, en refusant élitisme ou exclusivisme : les baptisés ne se regroupent pas pour des raisons d'affinité. L'Église locale est composée, à côté de communautés, de bien d'autres groupes : d'équipes ministérielles, de paroisses, de mouvements...

L'important est de découvrir dans une paroisse le lieu où on fait l'expérience de la communion avec Dieu et où on peut se reconnaître comme frères. La communion ecclésiale est une communion organique, semblable à un corps vivant et agissant. Chacun des fidèles laïcs se trouve en relation avec le corps tout entier et apporte sa contribution. Appartenir à une paroisse, c'est incarner sa relation à Dieu, vivre la proximité par reconnaissance mutuelle, se reconnaître mutuellement comme frères. Il s'agit d'une véritable incorporation.

¹⁵ <https://ecclesialab.org/>

Faire vivre la paroisse comme communauté c'est permettre la valorisation d'un « nous » chrétien qui fait signe au cœur de la cité. Valorisation en réaction avec une conception hiérarchique ou individualiste de l'Église.

28. La paroisse n'est pas une structure caduque ; précisément parce qu'elle a une grande plasticité, elle peut prendre des formes très diverses qui demandent la docilité et la créativité missionnaire du pasteur et de la communauté. Même si, certainement, elle n'est pas l'unique institution évangélisatrice, si elle est capable de se réformer et de s'adapter constamment, elle continuera à être « l'Église elle-même qui vit au milieu des maisons de ses fils et de ses filles » Cela suppose que réellement elle soit en contact avec les familles et avec la vie du peuple et ne devienne pas une structure prolixo séparée des gens, ou un groupe d'élus qui se regardent eux-mêmes. La paroisse est présence ecclésiale sur le territoire, lieu de l'écoute de la Parole, de la croissance de la vie chrétienne, du dialogue, de l'annonce, de la charité généreuse, de l'adoration et de la célébration. À travers toutes ses activités, la paroisse encourage et forme ses membres pour qu'ils soient des agents de l'évangélisation. Elle est communauté de communautés, sanctuaire où les assoiffés viennent boire pour continuer à marcher, et centre d'un constant envoi missionnaire. Mais nous devons reconnaître que l'appel à la révision et au renouveau des paroisses n'a pas encore donné de fruits suffisants pour qu'elles soient encore plus proches des gens, qu'elles soient des lieux de communion vivante et de participation, et qu'elles s'orientent complètement vers la mission¹⁶. *Evangelii gaudium*

Penser la grande Église

En parlant des paroisses, on voit apparaître la figure de ce que Celse appelait au 3^{ème} siècle la « grande Église »

- L'Église qui vit la catholicité au-delà du cercle local
- L'Église qui dure, dont l'expérience permet le discernement et la sagesse au-delà des modes
- L'Église qui imprègne l'ordinaire des jours de saveurs bibliques
- L'Église qui sait parler dans l'interpersonnel et par le biais d'institutions
- L'Église qui a souci des lieux et des populations, qui sait accueillir tout le monde, même ceux qui n'ont pas le désir de la conversion immédiate.

Un des enjeux de cette grande Église sera celui des « autorités », terme qui fait ici référence à l'autorité qui est reconnue à Jésus par les témoins de son ministère.

- Quels serviteurs pour faire vivre dans la durée des projets innovants ?
- Quels lieux pour le discernement du foisonnement des nouvelles formes ecclésiales ?
- Quels artisans pour permettre aux temps forts de se réaliser ?
- Quels fidèles pour faire vivre les hauts-lieux ?
- Quelles figures d'unité pour faire vivre l'ensemble ?

¹⁶ François, *Evangelii gaudium*, n° 28